

Les millions et moi

par Sylvie Dupont

J ai soif. Je marche sans force sur une route de poussière. Chacun de mes pieds pèse une tonne sous le soleil de plomb, et je n'avance pas. J'ai chaud, je suis sale, les mouches me harcèlent. Sur mon ventre, mon enfant enroulé dans un châle bleu suspendu à mon cou ne bouge plus. Je devrais m'arrêter pour vérifier, mais j'ai trop peur, je ne veux pas savoir. Je ne veux même pas y penser..

¹ <unaid.org>

² LEGARDINIER, Claudine (2002). *Les trafics du sexe; femmes et enfants marchandises*, Les Essentiels, 2002, p. 12).

³ FONDS DES NATIONS UNIES POUR LA POPULATION (2000). *État de la population mondiale* 2000, chapitre 3. Site Web consulté le 10 septembre 2005 : <unfpa.org/swp/2000/francais/index.html>.

⁴ PANOS INSTITUTE, *The Intimate Enemy: Gender Violence and Reproductive Health* (1998, p. 5). Panos Briefing n° 27. Londres: Panos Institute, p. 11. <panos.org.uk/global/>.

Je me réveille en sueur dans la fraîcheur de mes draps propres. J'allume. Je bois le verre d'eau sur la table de nuit. Je reviens à moi. Mon enfant n'est pas mort. Je n'ai pas d'enfant. Mon amour dort à côté de moi, Gros minou est couché sur mon ventre et le jour se lève sur le lac des Deux-Montagnes.

Le 5 mai dernier, j'ai reçu de Lise Moisan qui l'a reçu de Joyce Rock le texte de Stephen Lewis (p. 134). Je l'ai lu, et relu. J'ai pleuré. Je me suis dit qu'il fallait le publier dans le hors-série, puis que non, ça ne pouvait pas attendre six mois: je l'ai donc proposé au *Devoir*, pour la rubrique *Idées*, mais ça n'a pas marché. Il allait bien falloir que ça attende six mois. J'ai essayé de passer à autre chose, mais cette chose-là n'a pas voulu passer. J'ai été vérifier les chiffres d'ONUSIDA¹. Depuis, tous les jours, je me les répète: 25 millions de personnes, dont plus de 13 millions de femmes, vivant avec le VIH/sida juste en Afrique sub-saharienne; entre 2 millions et 3 millions de morts en 2004, et plus de 3 millions de nouveaux cas.

Parfois, comme dans mon rêve, je ne veux pas m'arrêter pour vérifier. Je ne veux pas savoir. Je ne veux même pas y penser – si je ne sais pas, je n'y penserai pas et ça n'existera pas. Mais le plus souvent, dès que j'ai un doute, je m'arrête pour vérifier. On me dit que c'est trop; je trouve que ce n'est pas encore assez.

Le 19 mai, j'ai reçu de Pascale Navarro le communiqué de la Concertation des luttes contre l'exploitation sexuelle (CLES). Je l'ai lu, et j'ai tiqué: « la mondialisation du proxénétisme et du trafic sexuel, qui alimente l'industrie du sexe aux quatre coins du monde, touche 4 millions de personnes, surtout des femmes et des enfants, particulièrement des fillettes issues des pays du Sud et d'Europe de l'Est (selon l'ONU) ». J'ai eu un gros doute sur ce chiffre de 4 millions que je me rappelais avoir entendu citer autrement. Mais je me suis dit que la CLES devait savoir de quoi elle parlait.

Au moment de boucler le numéro, quand il n'y avait plus une minute à perdre, le doute a refait surface. Il fallait que je vérifie. J'ai appelé Yolande Geadah, qui m'a fourni la source. La CLES s'appuyait sur le livre de Claudine Legardinier², qui s'appuie elle-même sur un

rapport du Fonds des Nations Unies pour la population (UNFPA), *l'État de la population mondiale* 2000. J'ai vérifié. En effet, le document dit: « Selon les évaluations, 4 millions de femmes et de fillettes sont achetées et vendues dans le monde entier à de futurs époux, à des proxénètes ou à des marchands d'esclaves³ ». Cependant, l'estimation n'est pas de l'ONU; elle s'appuie sur un document du Panos Institute (1998), qui donne d'autres chiffres: « Chaque année, des centaines de milliers de femmes et de fillettes sont achetées et vendues pour des fins de mariage, de prostitution ou d'esclavage. Les Nations Unies estiment que 4 millions de personnes font l'objet d'un trafic⁴. » La source: *Déclaration et programme d'action* de la Conférence mondiale sur les droits de l'Homme de Vienne, juin 1993.

Je sais maintenant que le chiffre de 4 millions de victimes « du proxénétisme et du trafic sexuel » est erroné, et je sais même d'où vient l'erreur. Par contre, non seulement je ne trouve pas la définition du mot « trafic » dans le document du Panos Institute (qu'est-ce qu'il recouvre au juste?), mais je ne trouve pas le chiffre estimé de 4 millions dans le document *Déclaration et programme d'action de Vienne*.

Quel rapport avec les millions de morts du sida en Afrique? Le contraste entre le poids de ces chiffres et la légèreté avec laquelle on les lance, comme dans une tombola où on joue à deviner le nombre de fraises dans un pot de confitures. Confondre « quelques centaines de milliers de femmes et de fillettes vendues et achetées » et 4 millions de personnes qui font l'objet d'un trafic non défini, c'est oublier que 3 millions et quelque, ça fait une gigantesque différence humaine. On aura beau dire que ce ne sont que des estimés, un ordre de grandeur, ça fait réfléchir, ces millions d'êtres humains qu'on estime si peu précisément. Ou si peu, précisément.

Depuis ce 5 mai où j'ai lu pour la première fois le texte de Stephen Lewis, je suis obsédée par ces millions de morts réelles ou en puissance en Afrique subsaharienne. Ça a commencé avec les millions de victimes du sida, et ce rêve qui, chose rare, ne me parlait pas du tout de moi et qui m'habite encore.

Puis il y a eu les millions de femmes et d'enfants aux prises avec la famine au Niger, et les médias qui mettent ça sur le dos de la sécheresse, des criquets et du Programme alimentaire mondial de l'ONU. N'importe quoi pour ne pas parler de choix économiques (ça ennuie les gens, l'économie).

Ensuite, il y a eu les millions de victimes de la guerre au Congo, dont les médias ne parlent *jamais*, même si c'est le conflit armé qui a fait le plus grand nombre de

morts depuis la Deuxième Guerre mondiale.

Il y a quelques jours, pendant que je «perdais» encore un temps fou à chercher l'estimation la plus fiable du nombre de morts au Congo – 3 millions ou 4 millions? –, je me suis rendu compte, soudain, que j'étais en train de lutter contre un curieux phénomène de *déréalisation*.

C'est épouvantable à dire, mais mesurés en millions, les êtres humains perdent toute réalité pour moi, comme s'ils n'existaient plus vraiment. Que la malnutrition, le sida et la guerre aient fait un million ou cinq ou dix millions de morts en Afrique, on dirait que ça ne change pas grand-chose dans ma perception de ce qui se passe là-bas. Un mort de plus ou de moins dans ma vie ou dans ma rue, ça fait une énorme différence; un million de morts de plus ou de moins en Afrique, on dirait que c'est trop pour en faire une. À partir d'un certain nombre, les êtres humains deviennent unimaginables.

La difficulté d'imaginer ces millions-là ne tient pas seulement à l'ordre de grandeur. Mesurés en millions, les dollars ne font pas cet effet. J'arrive assez facilement à les convertir en maisons, en voyages, en temps pour lire, écrire et paresser. Mais je n'arrive pas à convertir des millions d'êtres humains en autre chose. Je peux seulement les ramener à l'unité, puis additionner ou multiplier. Des millions de un enfant qui meurt sur le ventre de sa mère pendant qu'elle marche vers le dispensaire, des millions de une mère qui sent mourir son enfant sur son ventre pendant qu'elle marche vers le dispensaire. Des millions de une mère qui meurt devant son enfant et des millions de un enfant qui regarde mourir sa mère. Quand j'essaie d'imaginer ça, je n'arrive même pas à me rendre à dix. Ça devient insoutenable. Pire, ça devient assommant.

C'est pour ça que les journalistes servent toujours de deux ou trois histoires vécues quand ils traitent ce genre de sujet : parce que personne ne veut voir ou entendre parler d'un million d'enfants en train de mourir de malnutrition au Niger. Les millions n'émeuvent personne. Ce qui émeut, c'est un enfant qui meurt de faim dans les bras de sa mère au Niger, comme dans mon rêve, ou, au maximum, deux ou trois enfants en train de mourir comme on l'a montré et raconté hier – le 20 septembre – dans *La Presse*. Plus, c'est trop. Avec deux ou trois cas vécus, hop! on fait le tour de la situation, et tout le monde comprend.

À moins que ce soit le contraire, et qu'on passe ainsi à côté de l'essentiel. À moins que l'essentiel commence quand la lecture et l'émotion cessent d'être faciles, quand ça commence à être insoutenable et assommant, et que ça ne s'arrête pas. Quand on a assez entendu d'histoires réelles, cinq, dix, vingt, il y en a encore d'autres, cinquante, quatre-vingt, cent. Quand on hurle pour que ça cesse, et que ça ne fait que commencer, et que ça continue encore et encore, jusqu'à la dix millième, une après l'autre, la cent millième, la cinq cent millième, jusqu'à la millionième. Quand l'accumulation des histoires réelles devient tellement insoutenable et assommante que plus personne n'écoute depuis longtemps, et que, justement à partir de là, commencent à se prendre



des décisions de vie ou de mort pour des dizaines, des centaines de milliers, des millions de gens.

Est-ce qu'on efface la dette des pays d'Afrique? Desquels? À quelles conditions? Dans combien de jours, de semaines, de mois ou d'années? Combien de millions pour les missions de paix? Combien pour l'aide humanitaire en cas de famine annoncée et combien pour la malnutrition chronique? Combien pour la pandémie de sida? Combien pour le développement agricole?

Bon, d'accord, j'arrête. Mais c'est justement là où j'arrête que tout se joue. Quand on se met à chiffrer chacune de ces décisions: millions, dizaines de millions, milliards de dollars. Quand on met dans la balance d'un côté des humains qui, une fois mesurés par millions, perdent toute réalité, toute humanité, et de l'autre côté des millions, des milliards de dollars, qui deviennent de plus en plus réels dans notre imagination. Quand les vies de millions d'êtres humains ne font pas le poids, et les vies des femmes et des enfants encore moins, c'est là que tout se joue.

Pas besoin d'être un monstre pour faire ou laisser faire des monstruosité. Le mal est banal, disait Hannah Arendt (voir p. 80). Après le texte de Stephen Lewis, c'est cette réflexion-là qui m'a le plus bouleversée pendant que je faisais ce hors-série de *La Vie en rose*. D'une certaine manière, elle explique pourquoi ils m'obsèdent, ces millions que nous utilisons pour mesurer des êtres humains: parce qu'ils nous les rendent indistincts. Stephen Lewis, lui, au contraire, m'a fait sentir l'humanité de ces millions de femmes et d'enfants. Françoise Nduwimana aussi (voir p. 138).

Pendant que je travaillais sur ce numéro, que je plongeais dans des sujets difficiles et même très difficiles, avec d'autres femmes, quelque chose se passait en moi, comme si je retrouvais avec le fil perdu de mon engagement, un peu de mon âme, de mon souffle.

SYLVIE DUPONT est rédactrice, traductrice et consultante en édition. Cofondatrice de *La Vie en rose*, elle a été membre du comité de rédaction de 1980 à 1983, et a continué à y collaborer par la suite.